

LE PAPILLON NOIR



EDITO

NI PATRIE NI PATRON
NI LE PEN NI MACRON !

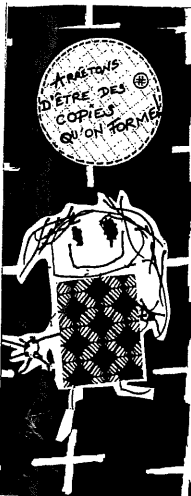


Impossible d'introduire le 1^{er} numéro du PAPILLON NOIR sans évoquer ce premier tour du manège électoral qui donne le vertige ! Antifasciste, antisociété, anticapitaliste, en faveur de l'autogestion des entreprises par et pour les salarié-e-s, la CNT (Confédération Nationale du Travail) déplore les résultats de ce vote oligarchique et en appelle à la lutte !

Symboliquement, nous avons choisi le 1^{er} mai pour diffuser ce journal qui, tel un feuillet de cahier scolaire, offre la marge à la page - cette dernière représentant la société. Sur la ligne rouge qui divise ce support, le finissantule pose le pied ou son lui semble et garde son autonomie, refusant tout asservissement.

Dans l'organisation CNTiste brestoise actuelle, beaucoup travaillent aux côtés de l'Education Nationale et des Collectivités territoriales en gardant cette utopie de croire que l'on a une marge de manœuvre pour faire de l'école un lieu d'émancipation.

Il est difficile de garder l'équilibre, nous ne laisserons pas les libéraux et les fascistes récupérer notre lutte pour l'égalité ! En confrontant le projet politique de l'école d'aujourd'hui au regard de l'école que nous défendons, nous témoignons ici de nos expériences vécues et ouvrons le débat... Ceci est un appel à contribution !!!



SOMMAIRE

- La réforme des rythmes 2
- Formation Formatage 3
- Émancipons nous ! 4
- L'école des riacs publicains 8
- Hip Hop Stourm 12



cnt interpro

Brest



Professeurs, amateurs, responsables d'Accueil de Louvers, étudiants, nous avons conscience des logiques inégalitaires de l'école capitaliste. Chacun à notre manière, nous tendons dans nos pratiques du quotidien à positionner l'enfant au cœur de notre projet afin qu'il devienne acteur de sa propre vie et brise les déterminismes sociaux.

Premier battement d'aile de notre Papillon Noir qui prend son envol sur le thème de l'émancipation et de l'Éducation Populaire. Un témoignage sur la réforme des rythmes scolaires, une analyse de la "Formation Formatage" en ESPE, nos appels aux pédagogies alternatives.

Contact: interpro-brest@cnt-f.org

publiez

déNONCEZ

Bonne lecture !

Réforme des rythmes scolaires

Allez là ! C'est la rentrée ! On reprend....



Halte d'accueil du matin – classe – restauration scolaire – récré – classe – Temps d'Activités Périscolaires (TAP) – Halte du soir... La journée est longue pour l'enfant dont la famille choisit (ou subit !) le mode de garde périscolaire.

Ouvertes de 7 h 30 à 19 h 00 les lundi, mardi, jeudi et vendredi, les écoles primaires brestoises le sont aussi le mercredi matin.

Et ce depuis janvier 2013 où décret relatif à *« l'organisation du temps scolaire dans les écoles maternelles et élémentaires et modifiant les rythmes scolaires dans l'enseignement du 1er degré »* réintérait la cinquième matinée de classe supprimée en 2008.

En bénéficiant de temps d'enseignements à un moment où leurs capacités d'apprentissage sont maximales, les enfants voyaient leur journée scolaire allégée et leur semaine allongée. Les écoles ouvraient ainsi leurs portes le mercredi ou le samedi matin et deux fois par semaine pour la ville de Brest par exemple, les enfants étaient pris en charge par des animateurs et des ATSEMS (Agents Spécialisés des Écoles Maternelles), de 15 h 10 à 16 h 30, le temps des TAP.

Évolution des missions des ATSEM, recrutements d'animateurs, création de postes de responsables de sites périscolaires, mise en place de partenariats avec le milieu associatif... La modification du schéma organisationnel de la semaine d'école a entraîné une nouvelle forme de gouvernance éducative avec une autonomie plus grande des municipalités.

Reposant sur une coordination multi-acteurs : Éducation Nationale, collectivités territoriales et associations, la réforme s'est matérialisée via la construction d'un Projet Éducatif de Territoire (PEDT). De cet outil de collaboration locale, découlent des projets pédagogiques adaptés aux différents temps. Ils ne sont plus juxtaposés comme auparavant mais se veulent complémentaires.

Via leurs interventions sur les TAP, les ATSEM et les animateurs ne travaillent plus à côté de l'école mais aux côtés de l'école. Ceci dans une idéale continuité éducative. Les programmes d'activités seraient intégrés aux projets d'école. Mais dans la réalité, l'agenda professionnel des enseignants ne prévoit pas de temps de concertation avec le périscolaire. Si la présence de responsables de site facilite le dialogue avec les directeurs Éducation Nationale, le personnel d'animation regrette ce frein au bon fonctionnement du « vivre ensemble » de l'école.

A Brest, les équipes bénéficient de temps de préparation et se réunissent autour de thématiques telles que la bienveillance, la communication non violente... L'aspect organisationnel est pensé, concerté. Cependant la « co-éducation » envisagée par la réforme n'est pas vécue comme telle par les acteurs. La compréhension des enjeux respectifs et la coopération reste très fragiles dans certains établissements où « on ne mélange pas les torchons et les serviettes ».

Basket, football, arts plastiques, jardinage, éveil musical, cuisine, couture... Les nouvelles activités proposées aux enfants apportent des savoirs transversaux. Supports au lien social, elles favorisent le plaisir, la découverte, la valorisation de soi dans des disciplines autres que scolaires. D'un certain point de vue, la réforme a laissé plus de place à l'Éducation Populaire. Mais dans un contexte où le contenu des activités varie selon les écoles, les quartiers, les mairies et leur couleur politique, les inégalités s'aggravent et peut véritablement parler d'une école à deux vitesses.

A l'heure où le bilan promis par le gouvernement se fait attendre, nombreux sont les professionnels à déplorer la fatigue des enfants. Sur Brest, la répartition actuelle ne conviendrait pas au petit enfant qui se voit parfois réveillé de la sieste pour aller en activité. La distinction entre temps d'enseignement et temps de loisirs n'est pas si évidente. D'autant plus lorsqu'ils se déroulent dans les mêmes espaces. La classe est devenue multi-accueil et nombreux enseignants se considèrent dépossédés de leur lieu de travail.

Il existe aussi un malaise dans la multiplicité des types de contrats. Vacataires, contractuels, titulaires... On demande les mêmes responsabilités à des agents dont l'avenir reste incertain pour beaucoup. Variables d'ajustement, des animateurs

Formation Formatage

peuvent être congédiés du jour au lendemain. Cela engendre inévitablement du stress, des tensions, un turn-over qui fragilise le besoin de repères humains de l'enfant.

Difficiles à assurer, les remplacements ne sont pas toujours effectués et cela génère des sureffectifs parfois impressionnants ! Quant aux ATSEM, ils n'ont pas été valorisés financièrement dans leurs nouvelles compétences. Le manque de reconnaissance professionnelle blesse.

Enfin, derrière les grands idéaux et le bon vouloir, préexiste la question du coût. Dans un contexte où l'Etat se désengage progressivement, les taux d'encadrement sont déplorés. Le décret 2013-707 autorise leur baisse dans le cadre des activités mises en place dans le contexte des PEDT à raison d'un animateur pour 14 enfants de moins de 6 ans (au lieu de 10) et d'un pour 18 pour les plus de 6 ans (au lieu de 14).

La sécurité des enfants est alors fragilisée et la qualité des animations impactée. Dans certaines villes, les TAP sont payants... Créant ainsi des inégalités entre enfants de la même école et une exclusion des familles à revenu modeste.

Ainsi la réforme des temps scolaires est aussi devenue une réforme des temps périscolaires. Si certaines intentions de base peuvent être perçues comme louables, la mise en œuvre en demeure compliquée ! Elle impacte sur les conditions de travail, aggrave les inégalités et n'allège pas le rythme de l'enfant : autant d'heures de classe, plus de temps passé dans l'école !

B.Cherry



A l'époque où l'école a ouvert ses portes, au XVII^{ème} siècle, son but était bien évidemment d'éduquer les enfants, d'en faire de bons citoyens partageant les mêmes valeurs. Non pas celles qu'ils avaient choisies mais celles de notre très chère République Française. Alors que l'éducation prônait déjà les valeurs de "Liberté, Egalité, Fraternité", c'est une des premières institutions françaises à mettre le pied dans les inégalités. Et oui, l'éducation c'était d'abord réservé à la classe bourgeoise et particulièrement pour les garçons. A qui on enseignait les sciences et les mathématiques pour en faire de bons chefs d'entreprises. Un peu plus tard, dans les années 1850-1860, on se dit que les filles sont utiles à la société. On leur enseigne donc la cuisine et la couture pour en faire de bonnes mères de famille. Sous l'impulsion de Jean Macé et Jules Ferry l'école devient obligatoire pour tous et toutes. Enfin! Les pauvres ont le droit d'apprendre!

Aujourd'hui on peut dire que l'éducation est accessible à tous.tes mais qu'en est-il de l'enseignement?

Pour devenir enseignant, on passe par un organisme qui s'appelle l'ESPE (Ecole Supérieure du Professorat et de l'Education 2013), anciennement l'IUFM (Institut Universitaire de Formation des Maîtres 1990). Cette école a été créée par les "bons" ayant réussi dans un système scolaire, lui-même créé par les "bons" pour les "bons" pour pouvoir enseigner dans un système inégalitaire et apprendre aux "mauvais" qu'ils n'ont pas leur place. Vous me suivez? Plus simplement, l'ESPE est une école de l'élite qui lorsqu'on y rentre te bourre le crâne d'un milliard de connaissances que tu devras recracher au moment du concours de l'enseignement, le CAPES (Certificat d'Aptitude au Professorat de l'Enseignement Supérieur - collège-lycée). Et au final, toutes ces connaissances ne t'aideront pas à savoir ce qu'est d'être prof!

D'un point de vue pédagogique, l'ESPE te parle d'"approche actionnelle", une toute nouvelle méthode pédagogique qui a vu le jour via la réforme

du collège (2016). En gros, c'est permettre aux élèves d'être au cœur de leur enseignement. Cette méthode pédagogique autorise les élèves à être autonome dans leur apprentissage mais surtout de travailler ensemble et de s'entraider. Une révolution en soit! L'éducation nationale a quand même mis près d'un siècle pour comprendre que les gamins se faisaient chier en cours. Et quand ils ne pouvaient pas progresser parce qu'ils ne savaient pas comment et ba ... tant pis pour eux! Personnellement l'approche actionnelle à l'ESPE, j'en entends beaucoup parler mais elle reste plutôt inexistante au sein de nos cours. Mais nous on est des grands, on est l'élite.

Toujours dans la continuité de cette nouvelle réforme, les EPI (Enseignements Pratiques Interdisciplinaires). Ce sont des projets communs réalisés entre plusieurs matières scolaires. Par exemple, arts plastiques et anglais. Ces projets, qui selon moi présentent très bien, permettent aux élèves de faire des liens entre les matières. De comprendre qu'on peut étudier un fait historique en écoutant de la musique. Mais par la suite, les élèves qui iront au delà de l'âge minimum d'école obligatoire dans des filières générales au lycée, se répartiront en spécialisation littéraire (L), scientifique (S) ou économie social (ES). Ouai! Ils sont beaux vos EPI! Et pour en rajouter, en cours à l'ESPE, a aucun moment je n'ai réalisé de projets avec des étudiants de filières différentes. Bien que la pédagogie soit davantage une affaire de feeling que d'apprentissage, les voix de la pédagogies n'ont jamais été ouvertes aux futurs enseignants.

Je vous parle de pédagogie depuis tout à l'heure mais c'est quoi la pédagogie? Si j'avais seulement les cours de l'ESPE je ne pourrai pas vous répondre. Comme ce n'est pas le cas, je peux vous donner une bribe de réponse. La pédagogie c'est réussir à enseigner quoi que soit de manière intéressante, sans jugement, pour les élèves et au rythme des élèves. C'est réussir à faciliter leur épanouissement en leur demandant une bonne fois pour toute ce qu'eux veulent apprendre. On prend tellement les enfants pour des incapables qu'on a jamais pensé à leur poser des questions. Oh la merde! On s'en fout de leur poser questions, on doit leur apprendre ce

qu'ils sont et ce qu'ils devront être et les valeurs de la République aussi!

J'en viens à mon point final. La place des élèves et la place des enseignants. Depuis l'enfance, nous reconnaissons l'enseignant comme le maître (d'école), le maître qui détient toutes les connaissances, celui qui détient l'autorité. A l'ESPE, l'enseignant conserve le rôle d'autorité, de savoir et de connaissances. Comment peut-on en vouloir à ces nouveaux enseignants de répercuter ce modèle autoritaire auquel ils ont été soumis depuis toujours et d'en avoir même une once de fierté?

L'école oui, mais insoumise!

e2**06***



From day one
Schools, peers, media
Push us in certain ways
Intimidated, shamed, pressured
Into an untrue identity

Counter, Path of Resistance, Who dares wins EP.

Dans la guerre qui oppose les républicains aux pédagogistes, il est un mot que les deux camps revendiquent : c'est le mot *émancipation*. Avec plus ou moins de mauvaise foi ou de bonne volonté, tout le monde est pour une école de l'émancipation. Si le mot est sujet à des interprétations contradictoires, c'est que sa définition repose sur des notions qui pourraient paraître consensuelles. En effet, à l'école, l'émancipation consiste à libérer l'élève par l'éducation. Le libérer de tout ce qui peut faire obstacle à son épanouissement : famille, milieu social... de toutes les autorités qui pourraient le brimer et le maintenir dans l'ignorance. Autant de valeurs fédératrices, belles... et floues. Quel enseignant pourrait se déclarer contre l'émancipation ? D'autant plus que c'est lui qui s'en occupe.

Émanciper

Pour éviter un vain débat sur les mots, appuyons-nous sur le verbe, plus concret, car il indique une action : *émanciper*. Étymologiquement, *émanciper* vient du latin juridique : il s'agit pour le juge de libérer un enfant de l'autorité paternelle ou d'affranchir un esclave.

Aujourd'hui beaucoup dans la communauté éducative considèrent que le savoir est émancipateur en lui-même. Par exemple, Paul Devin, Inspecteur de l'Education nationale et secrétaire général du SNPI-FSU - Syndicat National des Personnels d'Inspection - définit sur son blogue la liberté pédagogique comme « une responsabilité à concevoir ses enseignements dans la certitude de la valeur émancipatrice des savoirs ». Voici le dogme posé dans une « liberté pédagogique » ultra cadrée : le savoir est émancipateur par lui-même, et tout bon enseignant doit en éprouver la « certitude ». Refusant l'étiquette de « républicain » et d'« antipédagogue », Paul Devin déclare, en utilisant un *nous* fédérateur, dont on suppose qu'il englobe ses subalternes : « Nous sommes nombreux à résister pour défendre des valeurs progressistes, celles d'une école capable de l'émancipation intellectuelle (1) ».

On l'a vu en préambule, se revendiquer de l'émancipation ne mange pas de pain. D'autant plus quand on est, comme M. l'Inspecteur de la FSU, haut placé voire à la tête de deux structures pyramidales et que l'un des actes de résistance consiste à distribuer des zéros en public, sur Twitter ou sur son blogue, aux enseignants qui prétendent changer le système scolaire sans avoir préalablement quémander la bénédiction de leur hiérarchie. Moi-même j'en ai reçu un : une leçon d'émancipation sans doute... Venant du secrétaire d'un syndicat d'inspecteurs, ce zéro attribué à l'une de mes vidéos sonne comme l'hallali sur un travailleur égaré dont on voudrait qu'il retrouvât le chemin de la raison, ou plutôt, de l'émancipation. C'est d'ailleurs l'un des principes de la charte des IEN du SNPI, tel que formulé dans l'article 3 : « Rappeler la finalité démocratique et émancipatrice du contrôle de conformité (2) ». Un contrôle de conformité émancipateur... Hum, hum... Parfois les mots sont tellement galvaudés qu'on les fait côtoyer leur exact contraire...

En frontispice du blogue de celui qui m'a recalé au « contrôle de conformité » est gravée cette

devise : *L'ignorance mène à la servitude*. Le corollaire de cette sentence est que plus on apprend plus on est libre. Heureux les hypermnésiques, car ils seront les plus libres des hommes ! On voit bien le problème ici : la conception des savoirs émancipateurs induit l'inégalité et exclut de son champ ceux qui n'auront pas su se conformer au système scolaire. Or le verbe *émanciper*, pour gagner toute sa force, doit se conjuguer au pluriel : quel est le sens de l'émancipation si elle ne concerne qu'une élite ? Essayez de dire que leur *émancipation* cache en fait un mécanisme de reproduction des inégalités sociales et d'aliénation des individus, et vous entendrez en retour les témoignages offusqués des plus fidèles défenseurs de l'école traditionnelle, qui généralisent à partir de leur exception : « issu-e d'une famille défavorisée, c'est grâce à l'école républicaine que je m'en suis sorti-e ! »

Le professeur est donc perçu comme un passeur qui assure la *translatio studii* d'un savoir libérateur et qui veille à transmettre l'héritage d'une culture humaniste ainsi que les valeurs républicaines. Dans notre époque tourmentée, combien de fois n'a-t-on pas entendu dire que pour prévenir la radicalisation des jeunes, il suffisait de leur faire lire Voltaire ? C'est « Voltaire ou le jihad » comme Jean-Paul Brighelli a titré l'un de ses livres. Les Lumières contre l'obscurantisme. Le miracle de la raison contre le fanatisme religieux. L'élève a été en contact avec DAESH sur internet ? Hop, une lecture de *Candide* comme antidote ! Avec la glose experte du maître, bien sûr, pour lui expliquer ce qu'il faut, ce qu'on doit comprendre.

Voilà pourquoi les républicains conjuguent le verbe *émanciper* au passé. Dans une conférence gesticulée sur son expérience de professeure des écoles, Françoise Ancquétel, qui fustige l'aspect envahissant et absurde des compétences à valider pour ses élèves de maternelle, conclut : « Je suis pour l'école d'avant, l'école de l'émancipation. (2) » C'est ainsi : au nom de la lutte contre le dévoiement de l'école par le patronat, on idéalise l'école de Jules Ferry.

Ainsi, Camille Buquet, Community manager (sic !) du SNES-FSU de convoquer Hannah Arendt sur Twitter avec cette citation : « L'éducation est nécessairement conservatrice car elle fait entrer les élèves dans un monde beaucoup plus vieux qu'eux (3) ». C'est la raison pour laquelle l'école n'a pas changé depuis des siècles et des siècles, et qu'elle ne doit surtout pas changer. Le syndicat

majoritaire dans le second degré y veille... Des élèves en rangs, buvant les paroles de leur professeur, assimilant les savoirs qui sauront les rendre libres...

Pourtant, tenter d'éliminer le virus du fanatisme chez la jeunesse en lui téléchargeant des programmes sélectionnés par les bons soins du maître, c'est toujours considérer l'élève comme un vase à remplir, fût-ce de liquides soigneusement sélectionnés. Où est la liberté ? Où est l'épanouissement personnel ? Mais quel maître voudrait allumer un feu, au risque d'en perdre la maîtrise et de se brûler ?

Émanciper l'esclave par le maître, émanciper le mineur par le juge, émanciper l'élève par l'instituteur, émanciper le professeur par son inspecteur, émanciper le travailleur par son patron... Quelque chose sonne faux dans cette conception de l'émancipation. Non, le verbe émanciper ne s'accommode pas de la voix passive car c'est abandonner une servitude pour une autre. Non, le verbe émanciper ne se conjugue pas d'avantage au passé de l'âge d'or fantasmé des hussards de la République dont le but était de reprendre l'éducation en main non seulement sur l'église, mais aussi sur les ouvriers qui organisaient leur éducation dans les bourses du travail. Méfions-nous de la condescendance des puissants qui prétendent nous émanciper en lâchant un peu de mou à notre chaîne.

S'émanciper.

Tant que l'on considère que les élèves manquent de maturité et de savoirs pour exercer leur libre arbitre, quels que soient les contenus inculqués, le message de l'école est : « Tu ne peux te passer d'un maître ». Mais où est la jauge signalant le niveau satisfaisant de remplissage ? L'âge de la majorité ? Concours, examens, évaluations, contrôles ? Et qui émancipera l'élève de son maître ?

L'hypocrisie est flagrante : on fait semblant de croire que les savoirs se sont empilés et seront conservés à vie dans ces bibliothèques humaines. Or ce que l'élève aura intégré au plus profond de lui sont la soumission et l'intime conviction qu'il ne peut s'émanciper seul. On lui aura enseigné la résignation et le renoncement à soi. Implicitement, mais définitivement. Et c'est là le vrai but de leur école.

Jacques Rancière, dans *Le maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, balaye

la question du contenu : « Qui enseigne sans émanciper abrutit. Et qui émancipe n'a pas à se préoccuper de ce que l'émancipé doit apprendre (4) ». C'est pourquoi le maître émancipé rejette cette conception de transmission descendante d'un héritage et la laisse aux notaires de l'éducation.

Voilà pourquoi il me semble préférable de conjuguer le verbe *émanciper* à la forme pronominale : je m'émancipe, tu t'émancipes, mais tu ne m'émancipes pas. « L'instruction est comme la liberté, elle ne se donne pas, elle se prend (4) ». Rancière rejoint en cela la déclaration de 1864 de l'Association Internationale des Travailleurs : « L'émancipation des travailleurs doit être l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes ». Désireux de conquérir eux-mêmes leur liberté, les ouvriers s'organisèrent afin de conquérir leur instruction dans des cours du soir autogérés. L'école obligatoire de Jules Ferry entendait étouffer ce feu qui menaçait de se propager en incendie, pour que surtout ne se réitère pas le cauchemar de la première école gratuite, laïque et obligatoire : celle de la Commune. Pour que les ouvriers ne s'émancipent pas, on leur a fait croire qu'ils allaient les émanciper.

Suis-je émancipé ?

Dans le système éducationnaire actuel, le maître omniprésent, omniscient, omnipotent, reproduisant l'enseignement qu'il a reçu, peut difficilement se revendiquer comme tel. Car à l'école, comme partout ailleurs, tout semble dire aussi bien aux élèves qu'aux enseignants : « ne t'émancipe pas, sinon... ». Dans cette entreprise de mise en conformité des individus, on crie vite haro sur le mouton noir afin de le faire rentrer dans le troupeau : délation, ostracisme, harcèlement... Devenir celui que l'on est s'apparente à une lutte contre une multitude de forces hostiles.

Suis-je émancipé moi-même ? Professeur de français depuis dix-huit ans, je n'avais aucune raison de l'être plus qu'un autre. Jusqu'au jour où j'ai décidé de me filmer pour faire des capsules vidéo de classe inversée, dans lesquelles je fais des cours de grammaire de façon humoristique et scénarisée. Comme aucun adulte ne m'aurait suivi, j'ai demandé l'aide des élèves et nous avons monté une équipe de tournage. J'aurais pu me dispenser de l'aspect comique de ces cours mis en ligne, mais cela aurait été une concession. Une concession à moi-même.

J'ai pourtant hésité, car je savais que le seul fait de pratiquer une nouvelle méthode pédagogique m'attirerait des diatribes, à plus forte raison avec un humour décalé... Mais lors du tournage de ma deuxième vidéo, sur le conditionnel, où le scénario consistait pour moi, le professeur, à rapporter un message de la Police de la Langue Française, je ne trouvais pas ma place. Et mes élèves de 4^{ème} de me dire :

- Mais déguisez-vous directement en flic, c'est ça qui vous bloque...
- Mais vous êtes sûrs ? On risque de se moquer de moi...
- Vous en avez envie, ça se voit... Faites-le !

Une fois leur feu vert donné, les vidéos et les costumes se sont enchaînés. Et chaque lundi, Yuna, monteuse réalisatrice bénévole, me remettait la clé USB avec la nouvelle capsule vidéo filmée le vendredi précédent sur la pause de midi. Et ma question rituelle, angoissée :

-C'est bien ? T'es sûre que je peux la poster sur You Tube ?

Et sa réponse rituelle, agacée :

-Mais oui !...

Et Mina un jour de me dire : « Votre problème c'est pas que vous êtes stressé, c'est que vous n'avez pas confiance en vous ! »

Emancipons-nous !

Elle avait raison bien sûr : comment être en confiance dans un milieu où l'humour et tout ce qui est considéré comme « pas sérieux » est dénigré ? Le pire c'est que toutes ces convenances, on les a bien intégrées au fond de nous-mêmes. L'éducation, c'est l'intériorisation du gendarme du surmoi. Dans *Les traits d'esprits et ses rapports avec l'inconscient*, Freud montre que le rire est une pulsion de vie qui déchire le malaise dans la civilisation, et qu'il est, précisément pour cette raison, subversif. Crainte du regard des autres, peur des jugements, angoisse devant l'inconnu... Tous ces verrous, je les ai senti sauter un à un. S'émanciper, c'est abattre des barrières tout en levant des barricades. C'est oser être soi-même, contre les autres, affronter leur regard : c'est un coming out permanent ; cela demande du courage, mais quand on commence, on n'a plus le choix, cela devient vital.

Être soi-même c'est sortir de la norme, et par conséquent agresser ceux qui se soumettent à l'ordre des choses. Dans un environnement où toute poilade est proscrite, j'avais envie de m'affirmer, en allant au devant des critiques, qui n'ont pas tardé : Ridicule ! Guignol ! Quelle honte ! À vomir ! Démago ! Pédagogol ! Ordure ! Voici un florilège de réactions sur internet...

L'émancipation se mesure au nombre de réactions hostiles que votre personnalité va susciter : incompréhension des collègues, plaintes de l'association des parents d'élèves à la Principale, aboiements de la meute anti-pédago sur Twitter, attaques (parfois sous la ceinture) de la part du SNES, condamnation de membres du SNALC, et un vibrant appel de la présidente de Résistance républicaine à lever « des bataillons de professeur en retraite (...) pour chasser la nouvelle génération et restaurer l'école républicaine » ! Cité encore par Didier Jodin, professeur de Lettres Classiques dans le Plus du Nouvel Obs parmi les « pédagogistes, symbole de l'égaré intellectuel qui a guidé la réforme du collège »... Ces opérations de lynchage de la part de tous ceux qui bannissent la pédagogie et le changement, tous ceux-là vent debout contre le principe de la classe inversée, et à plus forte raison contre celui qui le fait en costume de Superman (5), étaient censées m'humilier, me dissuader de continuer...

Cependant, je persévérais et emmenais les élèves avec moi dans cette expérience : exclure le cours magistral et le maître autoritaire de la classe pour s'abandonner à l'intelligence collective, considérer que le savoir est davantage l'objet d'une aventure où rien n'est écrit plutôt que le sujet d'un cours préparé à l'avance, s'effacer et se mettre en situation de découverte, instaurer l'égalité entre les intelligences, laisser chacun tâtonner et se découvrir soi-même... Rejoindre l'enseignement universel de Jacotot, faire entrer Freinet au collège, dans un insolent éclat de rire.

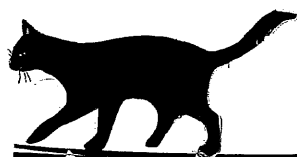
Et comprendre que le verbe *S'émanciper* ne peut se conjuguer qu'à la forme pronominale, à la fois de sens réfléchi et réciproque, à la première personne du pluriel et au mode de l'impératif à valeur d'invitation, et surtout, au présent : *émancipons-nous* !

« Le cercle de l'émancipation doit être *commencé* », écrit Jacques Rancière.

Mais on commence quand, et surtout *qui* commence ? Et si on commençait tout de suite et tous ensemble ?

Professeurs et élèves, émancipons-nous !

Jean-Marie Le Jeune aka Superlatifman.



Pourquoi ce livre, *L'école des réacs-publicains*, et comment a-t-il été accueilli ?

G. C. – Le déclencheur de ce livre a été l'élection d'un maire FN dans la ville où je travaille depuis vingt ans (Mantes-la-Ville, Yvelines). J'ai voulu proposer un outil militant au service de celles et ceux qui luttent pour une autre école et qui s'opposent à la déferlante réactionnaire à laquelle nous assistons. Alors qu'il y a pléthore de pamphlets qui se lamentent du « naufrage » de l'Éducation nationale et en appellent à un retour à l'école d'antan, rares sont les textes qui tentent de déconstruire cette rhétorique décliniste et de s'y opposer... avant qu'il ne soit trop tard. Ce petit livre a permis d'accompagner des rencontres, des stages intersyndicaux, etc. pour sensibiliser les personnels (et pas que...), sur ces questions.

En face, la réaction a été souvent très virulente. Les plus hargneux étant parfois ceux que je ne visais pas sous l'étiquette « réac-publicains » mais qui s'y sont étrangement reconnus... J'ai eu un peu l'impression d'avoir donné un coup de pied dans une fourmilière. Recensions rageuses, accusation de « collusion » avec le pouvoir en place, de soutien à la réforme du collège, et j'en passe. Rien d'étonnant, tant cette nébuleuse se caractérise aussi par l'outrance et la violence de ses propos. Le terme « réactionnaire » (pas seulement une insulte, mais aussi un analyseur politique) fait toujours polémique parce qu'il bouscule un certain confort intellectuel et les postures de celles et ceux qui n'apprécient pas qu'on rappelle leur haine de

1. *Le modèle binaire d'analyse pédagogiques vs républicains est une impasse*, le blog de Paul Devin, Médiapart, 11 juin 2016.

2. « L'école est finie », Françoise Ancquétel, 2014, You Tube.

3. *La crise de la culture*, Hannah Arendt, 1968, Gallimard.

4. *Le maître ignorant*, Jacques Rancière, 1987, Fayard.

5. Jean-Marie Le Jeune, « Superlatifman, superlatif et comparatif », Chaîne You Tube Classe inversée Le Jeune

l'égalité et de la démocratie ou que l'on déconstruise leur prétendue « dissidence » vis-à-vis du système.

Quelle est la thèse que tu y développes ?

G. C. – Depuis trois décennies (le milieu des années quatre-vingt), on assiste à l'offensive d'une mouvance que j'ai qualifiée de « réac-publicaine » (pour ne pas lui abandonner l'usage du terme de République). On y retrouve les idéologues de l'identité, les traditionalistes et leurs écoles hors contrat et la galaxie des nationaux-républicains. Ils se rejoignent et s'allient au gré de leur combat contre l'« égalitarisme », le « pédagogisme » et le « démocratisme » (*sic*), au nom de la « République » et de ses « valeurs ». Ils ont investi le débat sur l'école pour en faire le laboratoire de leur rhétorique réactionnaire, l'avant-poste d'une bataille idéologique visant l'hégémonie culturelle. Écartant toute perspective de transformation sociale, et s'attaquant avec violence à celles et ceux qui veulent changer l'école – pédagogues, sociologues, historiens critiques, etc. – ils rêvent de restaurer un ordre scolaire ancien au service de l'ordre social établi.

Ce courant est d'autant plus dangereux qu'il entend s'arroger le monopole de la contestation de l'école telle qu'elle est, c'est-à-dire déjà par trop inégalitaire et autoritaire. J'insiste donc, en conclusion de l'ouvrage, sur la nécessité de leur opposer un autre discours critique (social, syndical et pédagogique) sur l'école. Un discours qui nous distingue tout autant de leur projet de contre-réforme rétrograde que des politiques scolaires menées par les « gestionnaires » du système.

Comment expliques-tu que le conservatisme voire la réaction séduisent le corps professoral qui se dit de gauche ? Les syndicats qui ont déserté le champ de la pédagogie et se sont focalisés sur la défense corporatiste, n'en sont-ils pas, selon toi, en partie responsables ?

G. C. – Il faut préciser d'abord que cette rhétorique réactionnaire n'émane pas principalement du corps enseignant mais avant tout d'idéologues (Finkielkraut, Zemmour, Polony) qui n'ont aucune expérience du terrain. Leurs propos sont abondamment repris par les médias et les politiciens, de droite mais aussi hélas de gauche. Au final, les moins affectés sont peut-être les enseignant.e.s ! Pas seulement du fait d'une conscience politique plus critique mais surtout parce qu'ils vivent au quotidien ce qui se joue réellement en classe et dans les établissements. Si, dans le contexte de poussée des nationalismes, le salut au drapeau, le port de l'uniforme où *La Marseillaise* sont des solutions dangereuses, la plupart des collègues sentent aussi que ce sont des mesures simplistes qui ne répondent en rien aux enjeux éducatifs actuels.

En ce qui concerne les syndicats, la tentation corporatiste, bien réelle, est effectivement une impasse. Elle peut conduire à renoncer aux combats pour l'égalité et la démocratie. Les organisations syndicales qui se revendiquent d'un projet de transformation sociale ont tout intérêt à retrouver, comme à l'origine, le lien entre les mobilisations collectives et les pratiques pédagogiques d'émancipation, lutter pour les conditions matérielles immédiates et porter l'aspiration à un changement radical. Il s'agit de questionner l'institution et ses finalités et non pas de « mieux » la faire fonctionner au détriment des dominé.e.s.

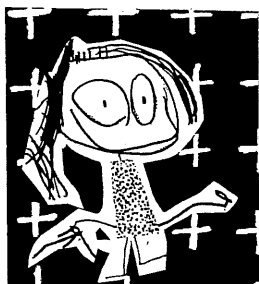
Tu as écrit d'autres livres aux éditions Libertalia, consacrés aux pédagogies émancipatrices et souvent libertaires : te semblent-elles encore d'actualité ? Comment un professeur isolé peut-il s'y prendre pour les faire entrer dans ses pratiques ?

G. C. – Ces pédagogies, portées par des expériences historiques, restent des outils pour répondre aux défis de la démocratisation et de la lutte pour l'égalité sociale mais aussi, au-delà, pour transformer le monde et « armer » celles et ceux qui le transformeront. À condition de les réactualiser et d'y porter un regard critique. Il est certain qu'aucune lutte contre le système actuel ne peut faire l'impasse sur les enjeux éducatifs : on n'apprend pas la liberté dans l'obéissance ni la coopération par la compétition... Freinet ne comprenait pas qu'on puisse attendre la révolution les bras croisés ni que les révolutionnaires restent, dans leur classe, de « paisibles conservateurs ». Les pratiques qu'il a mises en œuvre, il les a pensées au sein de l'institution et lui aussi a commencé tout seul (1). Pour développer son mouvement, il s'est d'abord appuyé sur son syndicat. Il existe mille manières de ne pas rester seul : les mouvements pédagogiques, les stages syndicaux, les débats et les rencontres que peuvent proposer les organisations mais également la lecture (d'ouvrages, de revues) et l'écriture sur ses pratiques. On ne révolutionnera pas le fonctionnement des classes et des écoles d'un seul coup, c'est un cheminement – un pas après l'autre – où se mêlent désillusions et petits bonheurs. Mais c'est un défi qui mérite d'être relevé !

Est-ce que pour toi il y a deux pédagogies irrémédiablement opposées : « la pédagogie noire des réac-publicains » et la pédagogie émancipatrice de l'autre ? N'est-ce pas une vision manichéenne et simpliste ?

G. C. – Formulé comme ça, forcément... ! Mais ce n'est pas le sens de mon propos. L'obsession historique de l'extrême droite pour l'école vise moins l'institution que celles et ceux qui veulent la changer. Les réactionnaires ne prônent pas l'ignorance, mais une éducation à et par l'obéissance (c'est la définition de la « pédagogie noire » selon Alice Miller), où l'élève est un

spectateur – consommateur des savoirs. Or, ce n'est pas le savoir en lui-même qui est émancipateur mais la manière dont on se l'approprie afin de permettre, à chacun et chacune, de devenir à son tour producteur d'un savoir et d'avoir prise sur le monde. Je pense, par exemple, au projet éducatif de la Commune de Paris. Alors que Thiers affirmait « Lire, écrire, compter, voilà ce qu'il faut apprendre, quant au reste, cela est superflu. Il faut bien se garder d'aborder à l'école les doctrines sociales, qui doivent être imposées aux masses », les communards défendaient un tout autre projet « Il est nécessaire que l'enfant



La réforme Collège 2007 n'a-t-elle pas fait ressortir et exacerbé cette fracture souvent implicite et sournoise chez les enseignants ?

G. C. – Cette réforme a d'abord mis en évidence le fait que, pour certains, la massification scolaire, sous la forme du Collège unique, n'a toujours pas été acceptée. Ils rêvent tout haut d'un grand retour en arrière. Ascenseur social, égalité des chances, méritocratie, goût de l'effort, etc. sont autant de formules qui dissimulent la défense d'une école du tri social et de son élitisme, c'est-à-dire une forme scolaire de lutte des classes.

Mais l'opposition à cette réforme ne s'est pas réduite à ces caricatures, même si ce sont elles qui ont été le plus mises en avant. En introduisant à la marge, par en haut et de manière rigide, quelques avancées (l'interdisciplinarité, par exemple, mais sans donner les conditions matérielles de la mener convenablement avec du temps de concertation) tout en voulant ménager le fonctionnement actuel du système, on a désespéré les collègues sans offrir de perspectives pour une transformation en profondeur des pratiques. La volonté d'unifier les cursus pour tous les élèves a finalement été abandonnée avec les dérogations sur les classes bilingues. La logique comptable a pris le dessus dans un contexte où il est difficile de penser que ceux qui ont renoncé à lutter contre les inégalités dans la société puissent se réclamer d'une école égalitaire.

« passe insensiblement de l'école à l'atelier, devienne en même temps capable de gagner sa vie et apte au travail intellectuel ; il faut que chaque ouvrier, chaque homme occupé à un travail physique puisse écrire un livre, avec sentiment et talent, sans quitter son établi. »

En ce sens, on peut dire qu'il y a deux manières d'éduquer, deux pédagogies inconciliables qui s'inspirent, toutes deux, de deux projets de société antagonistes.



Le piège, pour celles et ceux qui ont combattu la réforme pour de bonnes raisons, a été de croire qu'une alliance avec les forces rétrogrades n'aurait pas de conséquences sur le sens de la mobilisation. Il y a un bilan à tirer de cet épisode et de ses impasses pour les mouvements progressistes.

Ceux qui ne sont pas dans le camp des républicains, qui sont-ils ? Des « pédagogistes » ? Y a-t-il une prise de conscience et une tentative de résistance, d'unité de leur part face à l'offensive réac ?

G. C. – Il convient de ne pas penser avec les schémas de l'ennemi. Il y a une bataille sémantique assez net dans leur discours : « égalitarisme » plutôt qu'égalité, « démocratisme » à la place de démocratie, et bien sûr « pédagogisme » au lieu de pédagogie ! Ce que ces idéologues réactionnaires voudraient nous faire croire, c'est qu'ils sont les seuls à critiquer l'institution et qu'en face, les « pédagogues » ne sont rien d'autre que les idiots utiles du pouvoir et du « Capital »...

Par facilité rhétorique, certains militants usent de ces raccourcis sans les interroger (l'alliance du libéralisme économique et de la révolution

conservatrice est pourtant une réalité historique...). Du côté des pédagogues, certains font le dos rond, se réfugiant dans leur classe et évitent un combat politique pour lequel ils ne se sentent peut-être pas armés.

Il est nécessaire de reconstruire une critique sociale de l'école, et pas seulement entre profs, qui porte un discours s'opposant à fois au déclinisme nostalgique et à la perpétuation du système. On ne révolutionnera l'école ni avec ceux qui cassent le droit du travail ni avec ceux qui véhiculent une idéologie identitaire.

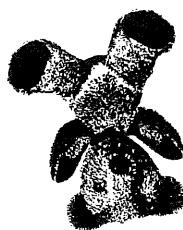
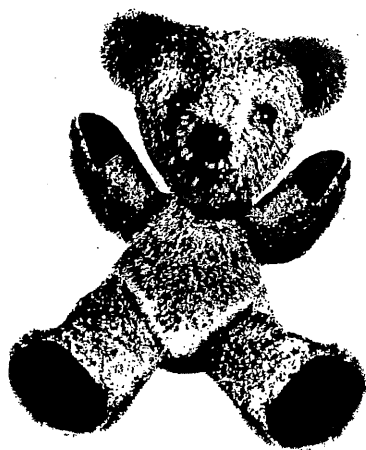
Chambat, Libertalia, coll. N'Autre école, 2016, 10 €. Ce recueil de textes permet de suivre le

En revanche, l'alliance entre le mouvement social, syndical et associatif avec les courants pédagogiques porteurs d'un projet politique m'apparaît comme de plus en plus vitale. Non seulement à long terme – pour changer l'école et la société – mais aussi dans l'immédiat, pour répondre aux souffrances des collègues qui les conduit parfois à céder à la tentation réactionnaire et pour relever les défis d'une école qui résiste à l'air du temps aux côtés des dominé.e.s, des élèves issus des milieux populaires et de leurs familles.

1. Voir Célestin Freinet, *Le Maître insurgé*, articles et éditoriaux, 1920-1939, édition établie par Catherine Chabrun et Grégory mûrissement de la pensée pédagogique de Freinet et ses sources d'inspiration, sociales et syndicales.

conscient en lien avec le thème du jour est diffusée entre chaque partie d'interview .

LE POIDS DES MAUX



HIP-HOP STOURM

RAP & ALTERNATIVES A BREST!

L'ami Sticky Snake connaît son affaire : militant de la CNT, par ailleurs membre du groupe l'Alerte rouge, le Hip-Hop et la lutte des classes, c'est son domaine !

Quel est le principe de l'émission ?

Hip Hop Stourm (« Hip Hop de lutte » en Breton), c'est une heure d'antenne hebdomadaire autour d'une thématique en lien avec les alternatives sociales, écologiques, l'éducation populaire ou la musique urbaine engagée : chaque semaine, donc, un-e personne, un collectif, une asso ou encore un artiste viennent présenter leurs actions, leurs combats, leurs travaux, et une playlist orientée rap conscient en lien avec le thème du jour est diffusée entre chaque partie d'interview .

Comment as-tu eu l'idée de lancer cette émission ?

J'ai travaillé 8 ans en radio, ai arrêté pour plusieurs raisons mais notamment par manque de liberté, et par impression de diffuser sans cesse contre mon gré la vision dominante. Ça fait plusieurs années que je nourri cette idée de mélanger rap conscient et luttes de terrain dans une émission ; j'avais envie de me faire mon petit « La Bas S'Y j'Y Suis » perso, toute proportion gardée... Et j'en ai profité que mon pote FL How AKA La

Plume arrête son émission Contrechok consacrée au rap engagé sur une autre radio associative de Brest, pour en quelque sorte reprendre le flambeau en y ajoutant mon concept.

Quelles sont les thématiques abordées ?

Comme je te le disais, c'est centré sur les alternatives, on a pu y entendre parler de pédagogies émancipatrices, de sociologie dans les quartiers populaires, de circuits courts et de bio, d'antifascisme, de ZAD, d'aide aux réfugiés... Et étant impliqué dans le milieu du rap engagé j'invite aussi régulièrement des rappeurs à présenter leurs derniers projets, ou des assos mettant en place des événements autour du mouvement Hip Hop dans une logique d'éducation populaire.

La musique et la lutte sociale sont indissociables pour toi ?

Oui, oui et oui, en tout cas je parles pour le Hip Hop car c'est lui qui m'a nourri. C'est grâce à lui que j'ai entendu parler de colonialisme, du 17 octobre 61, de la commune de Paris ou d'un tas d'autres choses peu ou pas référencées dans les livres d'histoire à l'école... Et c'est pour moi aujourd'hui clairement la musique de la classe ouvrière. Donc malgré la critique qu'en font sans cesse ceux qui le méconnaissent, en le jugeant sur la récupération qu'en ont fait les médias et autres, moi je le dit fièrement, c'est le rap qui a en grande partie construit ma conscience politique et m'a

amené à militer... Et si à mon échelle je peux grâce à cette émission amener des jeunes et pourquoi pas des moins jeunes à avoir un autre angle de vue comme ça a pu être le cas pour moi grâce à d'autres précédemment, et bien c'est toujours mieux que rien... Betek an trec'h !

Où peut-on écouter ton émission ?

Tous les mardis de 20h à 21h sur radio U 101.1FM dans la région Brestoïse ou en streaming sur internet :

<http://www.radio-u.org/radios/radiou> ;

sinon tous les podcasts des émissions sont ré-écoutables en ligne ou téléchargeables gratuitement sur

<https://hiphopstourm.bandcamp.com/>

il y a également une page facebook ou vous pouvez retrouver toutes les infos :

<https://www.facebook.com/hiphopstourm>

Et surtout, n'hésitez pas à me contacter si vous voulez proposer un sujet !

hiphopstourm@gmail.com

